



## La trêve de Noël

*À tous ceux qui, d'un côté comme de l'autre,  
participèrent à la trêve de Noël 1914.*

J'ai repéré ce bureau à cylindre chez un brocanteur de Bridport. L'homme m'a dit qu'il datait du début du XIX<sup>e</sup> siècle, et qu'il était en chêne. Ça faisait des années que je cherchais un bureau comme celui-ci mais je n'en avais encore jamais trouvé un dans mes moyens. Le bureau en question était en piteux état, le panneau coulissant était cassé, il avait un pied rafistolé et portait des marques de brûlures sur tout un côté.

Le brocanteur ne le vendait pas cher et je me sentais capable de le réparer. Je prenais un risque, mais j'avais enfin l'occasion de posséder le bureau de mes rêves. Je l'ai payé et installé dans mon atelier, au fond du garage.

J'ai commencé à le restaurer le soir de Noël, en grande partie à cause de la surexcitation qui régnait dans toute la maison et de mon besoin de paix et de tranquillité. J'ai retiré entièrement le panneau coulissant et sorti les tiroirs un à un.



À chaque fois ce que je presentais était confirmé : le travail serait plus important que prévu. Le vernis s'était écaillé à peu près partout, on aurait dit qu'il y avait eu une inondation. À l'évidence, le bureau avait souffert à la fois du feu et de l'eau. Le dernier tiroir était complètement coincé. J'ai tout essayé pour le dégager en douceur. Au bout du compte, j'ai forcé. J'ai tapé dessus avec mon poing et il s'est ouvert brutalement, faisant apparaître un tiroir secret. Il n'était pas vide.

J'ai glissé la main à l'intérieur et j'ai retiré une petite boîte noire en fer. Une étiquette à carreaux était collée sur le couvercle avec la mention suivante, écrite d'une main tremblante : « Dernière lettre de Jim, reçue le 25 janvier 1915. Le moment venu, l'enterrer avec moi. »

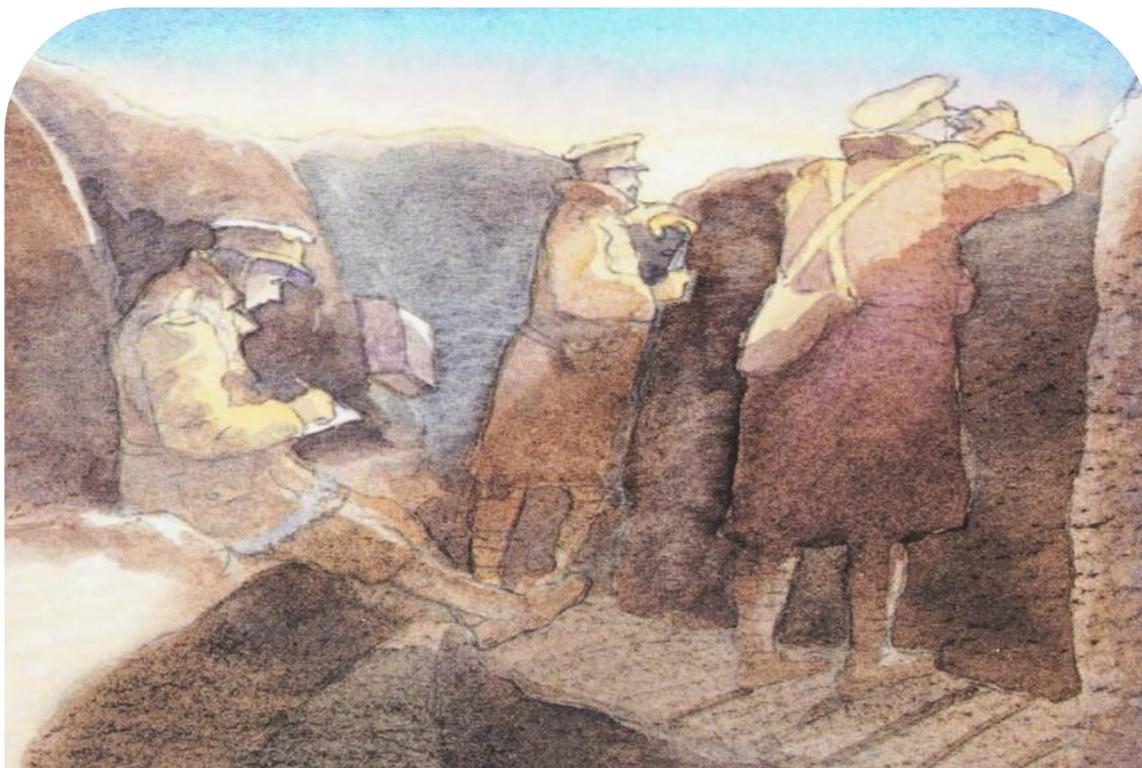
En ouvrant la boîte, je savais que ce que je faisais était mal, mais la curiosité l'emporta sur mes scrupules. Comme souvent. Elle contenait une enveloppe avec cette adresse. Mrs Jim Macpherson. 12, Gopper Beeches. Bridport, Dorset

J'ai ouvert l'enveloppe et déplié la lettre. Elle était écrite au crayon et datait du 26 décembre 1914.



*Connie, ma chérie,*

*Je t'écris dans une bien meilleure disposition d'esprit car il vient de se passer une chose merveilleuse que je me dois de te raconter sans plus tarder. Hier matin, jour de Noël, nous étions dans nos tranchées. Autour de nous, tout était calme et lumineux, une des plus belles matinées que j'ai vues de ma vie, froide à souhait pour un Noël.*



*J'aurais aimé pouvoir dire que nous, les Anglais, fûmes les premiers. En réalité, j'ai honte de l'avouer, mais ce furent les Allemands qui eurent cette initiative. L'un des nôtres remarqua qu'on agitait un drapeau blanc au-dessus de la tranchée d'en face.*

*Puis des cris résonnèrent à travers le no man's land.*

*— Joyeux Noël, Tommy ! Joyeux Noël !*

*La surprise passée, certains leur répondirent :*

*— À toi aussi, Fritz ! À toi aussi !*

*Je pensai que ça s'arrêterait là. Nous le pensâmes, tous. Mais soudain, un Allemand en capote grise apparut sur le remblai de la tranchée, un drapeau blanc à la main.*

*— Ne tirez pas ! cria quelqu'un.*

*Et personne ne tira. Puis, un autre grimpa sur le parapet, et un autre encore.*

*— Baissez la tête ! dis-je aux hommes. C'est un subterfuge.*

*Mais il n'en fut rien.*

*L'un d'eux secouait une bouteille au-dessus de sa tête.*

*— C'est Noël, Tommy. Nous avons du schnaps. Des saucisses. Nous nous rencontrons ? Oui ?*

*À ce moment-là, ils étaient des dizaines à traverser le no man's land dans notre direction et aucun parmi eux n'avait de fusil. C'est le jeune soldat Morris qui escalada la tranchée le premier.*

*— Allez, les gars ! Qu'est-ce que vous attendez ?*



*Après, il n'y eut plus moyen de les arrêter. J'étais le gradé. J'aurais sans doute dû y mettre un terme sur-le-champ mais, pour tout dire, ça ne m'est jamais venu à l'idée.*

*Le long des lignes allemandes et des nôtres, je voyais des hommes, capotes grises, manteaux kaki, avancer lentement à la rencontre les uns des autres. Et j'étais l'un d'eux. Je participais à l'événement.*

*En pleine guerre, nous faisons la paix.*

*Tu ne peux imaginer, ma chérie, ce que j'ai ressenti en plongeant mes yeux dans ceux de l'officier allemand qui s'avançait vers moi, la main tendue.*

*— Hans Wolf, dit-il, en me serrant chaleureusement la main et en la gardant dans la sienne. Je viens de Düsseldorf. Je joue du violoncelle dans un orchestre. Joyeux Noël !*

*— Capitaine Jim Macpherson, répondis-je. Joyeux Noël à vous aussi. Je suis maître d'école dans le Dorset, à l'ouest de l'Angleterre.*

— Ah, le Dorset ! s'exclama-t-il, en souriant. Je connais. Je connais très bien et son excellente saucisse.

Et nous bavardâmes, Connie. Comme nous bavardâmes ! Il parlait un anglais presque parfait. Et, pourtant, il n'avait jamais mis les pieds dans le Dorset. Il tenait sa connaissance de notre pays et de la langue de ses années d'école et des livres qu'il avait lus en anglais. Son auteur préféré était Thomas Hardy, son livre préféré : Loin de la foule déchaînée.

Alors, en plein no man's land, nous évoquâmes Bathsheba, Gabriel Oak, le sergent Troy et le Dorset. Hans Wolf était marié et avait un fils âgé de six mois.

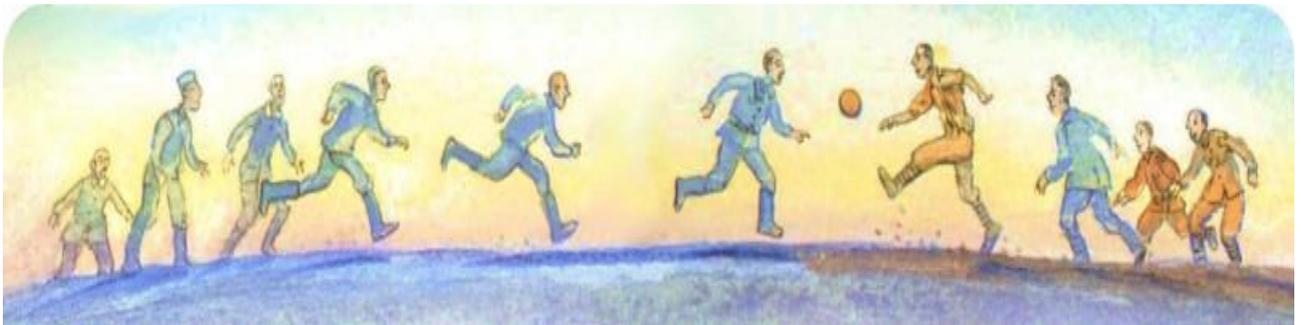
En regardant autour de moi, je vis que j'étais entouré de groupes kaki et gris. Partout, des soldats fumaient, riaient, discutaient, buvaient, mangeaient. Hans et moi partageâmes ce qui restait de ton merveilleux gâteau de Noël, Connie. Il trouva ta pâte d'amandes bien meilleure que celles qu'il avait goûtées jusque-là. J'étais d'accord avec lui.

Nous étions d'accord sur tout, Connie, et il était mon ennemi.

Je n'ai jamais passé une fête de Noël comme celle-ci !

Puis quelqu'un sortit un ballon de football. On empila des capotes pour délimiter les buts et, en un rien de temps, les Anglais jouaient contre les Allemands en plein no man's land. Hans Wolf et moi avons regardé le match. Nous manifestions notre enthousiasme, frappant des mains et tapant des pieds pour tenter de nous réchauffer.

À un moment donné, je remarquai que nos souffles se mêlaient. Il le vit aussi et sourit.



— Jim Macpherson, déclara-t-il au bout d'un moment. Voilà comment nous devrions résoudre cette guerre. Par un match de football. On ne meurt pas en jouant au football. Aucun enfant ne devient orphelin. Aucune femme ne devient veuve.

— Je préférerais que ce soit au cricket, répondis-je. Ainsi, nous serions assurés de gagner, nous, les Anglais.

*On se mit alors à rire et nous continuâmes à regarder le match ensemble. Triste à dire, Connie, mais les Allemands gagnèrent, deux buts à un. Mais il est vrai, comme le fit généreusement remarquer Hans Wolf, que notre but était plus large que le leur, ce qui n'était pas très équitable.*

*Le moment arriva, bien trop vite, où la partie s'acheva ; le schnaps, les gâteaux, le rhum et les saucisses étaient épuisés depuis longtemps et nous sûmes que c'était bel et bien fini.*

*Je souhaitai bonne chance à Hans et lui dis mon espoir qu'il revoie bientôt sa famille, que les affrontements cessent et que nous puissions tous rentrer chez nous.*

*— C'est le vœu de tout soldat, d'un côté comme de l'autre, répondit Hans Wolf. Soyez prudent, Jim Macpherson. Je n'oublierai jamais ce moment, ni vous.*

*Il me fit un salut et s'éloigna lentement, à regret, me semble-t-il. Il se retourna une fois seulement pour me faire un signe de la main et, bientôt, se perdit parmi les centaines d'hommes en capotes grises qui regagnaient leurs tranchées.*

*Cette nuit-là, de retour dans nos abris, nous les entendîmes chanter un chant de Noël : Stille Nacht, Douce nuit, sainte nuit. C'était magnifique. Nos hommes leur répondirent en entonnant avec enthousiasme L'Étoile du berger. Nous échangeâmes des chants de Noël pendant un moment, puis tout le monde se tut.*

*Nous avons vécu notre moment de paix et de bonne volonté, un moment que je chérirai aussi longtemps que je vivrai.*



*Connie, ma chérie, l'an prochain à Noël, cette guerre ne sera plus qu'un souvenir terrible et lointain. Grâce à ce qui est arrivé aujourd'hui, je sais à quel point les deux armées rêvent de faire la paix. Nous serons à nouveau bientôt réunis, j'en suis sûr.*

*Ton Jim qui t'aime.*



**J**'ai replié la lettre et l'ai remise soigneusement dans son enveloppe. Je n'ai parlé à personne de ma découverte, gardant pour moi ma honteuse indiscretion. C'est la culpabilité, je crois, qui m'a tenu éveillé toute la nuit.

Au matin, je savais ce qui me restait à faire. J'ai inventé une excuse pour ne pas aller à la messe avec les autres.

À la place, je me suis rendu en voiture à Bridport qui n'est éloigné que de quelques kilomètres. En arrivant, j'ai demandé à un garçon qui promenait son chien où se trouvait Copper Beeches.

Du numéro 12, il ne restait qu'une carcasse calcinée au toit béant et aux fenêtres murées. J'ai frappé à la maison d'à côté pour demander si quelqu'un avait entendu parler d'une Mrs Macpherson. Oui, a répondu un vieil homme en pantoufles, il la connaissait même très bien. Une charmante vieille dame, me confia-t-il, l'esprit un peu ailleurs parfois, mais à son âge, ça se comprenait,

n'est-ce pas ? Cent un ans. Quand l'incendie s'était déclaré, elle se trouvait à l'intérieur de la maison. Personne ne savait avec exactitude comment le feu avait pris, mais peut-être s'agissait-il d'une bougie. Elle préférait les bougies à l'électricité qu'elle trouvait trop chère. Les pompiers l'avaient sauvée in extremis. À présent, elle habitait dans une maison de retraite, Burlington House, dans Dorchester Road, à l'autre bout de la ville.

J'ai trouvé Burlington House assez facilement. Le hall était décoré de guirlandes en papier et, dans un coin, trônait un sapin de Noël tout illuminé. Au sommet, on avait accroché un ange de travers.

J'ai prétendu être un ami de Mrs Macpherson venu lui remettre un cadeau de Noël. De là où j'étais, j'apercevais la salle à manger où les pensionnaires, tous affublés d'un chapeau en papier, chantaient Le Bon Roi Wenceslas.

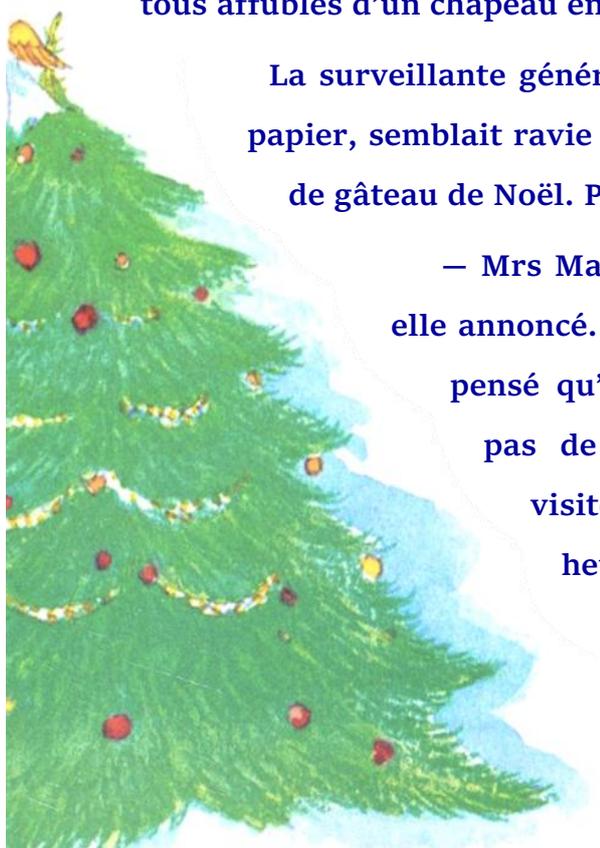
La surveillante générale, qui portait également un chapeau en papier, semblait ravie de me voir. Elle m'a même offert une part de gâteau de Noël. Puis elle m'a guidé à travers un couloir.

— Mrs Macpherson n'est pas avec les autres, m'a-t-elle annoncé. Elle ne se sent pas bien aujourd'hui. On a pensé qu'elle ferait mieux de se reposer. Elle n'a pas de famille. Personne ne vient lui rendre visite. Je suis certaine qu'elle sera très heureuse de vous voir.

La surveillante m'a fait entrer dans un jardin d'hiver encombré de fauteuils en osier et de plantes en pot et m'a laissé là.

La vieille dame était assise dans une chaise roulante, les mains croisées sur les genoux. Elle avait les cheveux d'un blanc neigeux rassemblés en un maigre chignon.

Elle regardait dehors par la vitre, dans le jardin.



– Bonjour.

Elle s'est retournée et a levé vers moi un regard vide.

– Joyeux Noël, Connie ! J'ai trouvé ceci. Je crois que ça vous appartient.



Ses yeux ne quittaient pas mon visage. J'ai ouvert la boîte en fer et la lui ai donnée. Son regard s'est alors éclairé en reconnaissant l'objet et la joie a soudain illuminé son visage.

Je lui ai expliqué l'histoire du bureau, comment je l'avais trouvé mais je ne pense pas qu'elle écoutait.

Elle n'a rien dit pendant un moment, se contentant de caresser tendrement la lettre du bout des doigts.

Soudain, elle a tendu la main vers moi et a pris la mienne. Elle avait les yeux remplis de larmes.

– Tu m'avais promis de rentrer pour Noël, mon chéri. Et te voilà, mon plus beau cadeau de Noël. Approche, mon cher Jim, assieds-toi.

Je me suis installé à côté d'elle et elle m'a embrassé sur la joue.

– J'ai lu ta lettre si souvent, Jim, tous les jours. Je voulais entendre ta voix dans ma tête. J'avais ainsi toujours l'impression de t'avoir avec moi. Et aujourd'hui, tu es là. À présent que tu es de retour, tu peux me la lire toi-même. Tu ferais ça pour moi ? J'aimerais entendre à nouveau ta voix, Jim. J'aimerais tellement ça. Ensuite, peut-être, pourrons-nous prendre le thé. Je t'ai confectionné un gâteau de Noël avec plein de pâte d'amandes. Je sais combien tu aimes la pâte d'amandes.

